

ont alors prédit une sorte de société chinoise, panthéistique, où l'Etat absorberait l'individu, où, à force de se dilater, la personnalité humaine courrait risque de s'évanouir. Les uns, comme Chateaubriand, ont prophétisé une société-ruche ; les autres n'ont plus aperçu, dans les sociétés à venir, que des tumultueuses et sombres fourmillières, des tourbillons d'atomes, des nuages de poussière humaine chassés à l'horizon par le vent de la fatalité.

Mais, n'est-ce pas là méconnaître les lois de notre vie morale et de son développement ? Plus l'homme étend par sa pensée et par ses actes la sphère où il se meut, plus il a besoin de se maintenir libre et puissant. Le meilleur moyen d'assurer cette force de concentration qui lui est nécessaire, n'est-ce pas de la faire reposer sur le sentiment de la responsabilité et des devoirs qu'elle impose ? Assise sur cette base de diamant, la personnalité humaine sera indestructible. Alors, nous pourrions entrevoir l'accomplissement lointain de cette prophétie souriante de Herder : « l'apparence de l'homme deviendra l'homme en réalité ; ainsi, la fleur d'humanité, engourdie par le froid, desséchée par la chaleur, s'épanouira dans sa vraie forme, dans toute la plénitude de sa beauté propre. »

Acceptons donc résolument les conséquences de notre souveraineté, c'est-à-dire notre part de responsabilité dans la chose publique. En des temps aussi troublés que les nôtres, au lendemain d'une révolution qui nous impose l'activité à la place de ce repos séculaire que les gouvernements passés nous faisaient, cette responsabilité est lourde à porter. Qui en doute ? mais, soyons-en certains, quels que soient nos regrets ou nos faiblesses, nous n'y échapperons pas. Elle nous est imposée par une loi qui nous est supérieure ; par la double loi du développement des individus et des sociétés.

Quand les peuples ont pris sur eux, comme nous l'avons fait depuis soixante ans, la responsabilité de ces révolutions successives qui, toutes, se confirment l'une par l'autre, ils sont tenus de les arrêter ou de les terminer eux-mêmes.

Depuis dix-huit mois, la France cherche un homme, un messie, un sauveur : voilà sa grande préoccupation. Comme autrefois Diogène, la lanterne à la main, elle court de rue en rue et frappe à toutes les portes. Dans son ardent désir de mettre la main sur un homme assez puissant pour conjurer les fantômes qui l'obsèdent, et rompre le charme des idées qui l'épouvantent, elle s'acharne à restaurer les vieilles renommées dont elle ne voulait plus. Elle rajuste, elle ressoude les débris des hommes d'état qu'elle a jadis renversés et foulés au